

ARGUMENT

Pour le sujet qui parle, le sentiment de la vie repose sur un acte : *dire oui*. Dire oui à quelque chose qui le traverse, qui se manifeste avec un certain éclat ! Nous y reconnaissons volontiers la présence de cet antique symbole de la vie : le phallus. Freud et Lacan ont exploré toutes ses faces, ce qui aboutit à ce qu'il s'efface, se fasse oublier, et laisse la place à... autre chose, qui est à aborder par petites touches.

QUATRE PETITS TOURS, QUATRE PETITES TOUCHES

Par petites touches de couleur sur la toile se déposent « *ces petits bleus, ces petits bruns, ces petits blancs*, ces touches qui pleuvent du pinceau du peintre¹ ». Face à ces taches de matière qui le regardent, le peintre par son geste fait naître une composition qui part à la recherche du regard. À la recherche du « plus intime du sentiment de la vie² » des corps parlants qui font face à ce que nous appelons un tableau.

Par petites touches de mots, le poète fait exister ce nouveau bout d'existence, un poème, qui rend aux mots leur matière sonore et les rend libres pour l'immédiat, pour ce que l'on peut vivre comme le plus actuel : acte de poésie où cristallise soudain, dans la lumière ou dans l'obscurité, le sentiment de la vie³.

Par petites notes de musique, le compositeur va à la rencontre du silence qu'il crée au dedans de l'auditeur. Il tient ainsi en respect le cri, inaudible, qui habite en ce lieu, cris de douleur et de jouissance. Ainsi habillés, ces cris prennent place dans le concert des mondes. C'est le sentiment de la vie qui traverse les corps !

Par petites prises d'habit, les dandys modernes se construisent un corps nouveau, qui fait *bon-heurt* sur les réseaux sociaux qui irriguent nos vies. Ils montrent comment le bel habit de mode, *stylé*, permet à la jouissance d'un corps de susciter le désir chez ses admirateurs, un désir de style, potentiellement addictif, mais vivifiant.

Que se passe-t-il donc dans cet espace que l'artiste crée entre son œuvre et ceux qui l'accueillent ? Répondons avec Lacan : dans l'espace propre des œuvres, par la voie des apparences – si mystérieusement chargées de beauté – l'artiste effectue l'élaboration de ce qui fait pour nous *plus-de-jouir*.

QUE SE PASSE-T-IL DANS UNE SÉANCE DE PSYCHANALYSE ?

Là, celui qui parle dépose dans la séance des petites touches de matière parlante : elles se mélangent, se déplacent, se condensent, se recouvrent l'une l'autre, s'espacent en créant des silences, se pétrifient. Elles prennent la forme de demandes, de récits, de mythes individuels, de fantasmes, d'aveux, de révélations, de cris. Et ce, pour qui ? Pour un auditeur, le psychanalyste, dont la présence incarnée compte.

Dans les grands tableaux de la parole analysante, s'isolent ainsi *en désordre* des brins de parole, comme autant de bribes de jouissance qui constituent le « plus intime du sentiment de la vie » pour celui qui parle.

Voilà le recueil que nous voulons faire, à plusieurs, dans notre École de psychanalyse, pour nous enseigner de ce sentiment qui « chemin[e] [...] dans les profondeurs du goût⁴ » de chaque analysant et qui imprègne notre époque. Désordre nommera alors à la fois ce qui fait symptôme pour l'un et malaise dans l'autre.

UNE CLINIQUE DU DÉSORDRE

La clinique analytique est accueil du symptôme, qui témoigne de la présence d'un désordre qui affecte l'être parlant, « désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie⁵ ».

À la suite de ce constat de Lacan, Jacques-Alain Miller propose de répartir les signes cliniques de ce désordre, qu'ils soient majeurs ou discrets, selon qu'il « se situe dans la manière dont vous ressentez le monde environnant, dans la manière dont vous ressentez votre corps et dans la manière de vous rapporter à vos propres idées⁶ ».

Ainsi, la présence de paroles hallucinées ou de signes apparaissant dans le réel indiquent le désordre qui envahit la subjectivité du sujet. Il en va de même quand la signification absolue de la faute s'impose et contamine la pensée, comme dans la mélancolie. C'est parfois plus discret cependant : le flou de la pensée introduit une perplexité qui se manifeste dans l'usage de la langue.

La présence du corps comme Autre pour le sujet peut susciter « le désordre le plus intime, [une] brèche dans laquelle le corps se défait⁷ ». On sera sensible à la fonction d'un nouvel élément qui fait tenir ce corps, douleur erratique, marque sur la peau, scarification, etc.

L'anorexie mentale témoigne de cette étrangeté du corps de façon extrême. Elle est désormais rejointe par les nombreux symptômes qui se déclenchent lors de « l'éveil du printemps⁸ ».

La clinique de l'adolescence témoigne en effet de façon paradigmatique de moments où le sujet parlant se trouve disjoint de son mental, de son corps et de son groupe social, réalisant un bric-à-brac d'identifications, de modes de jouissance, de pensées, qui font désordre pour le sujet et pour son entourage.

La touche de réel qui accompagne le syntagme *sentiment de la vie*, qui faisait initialement signe d'une jouissance privée, fait maintenant valoir ses droits sur la scène de l'Autre de la civilisation et y installe sa loi de désordre – abus, addictions, catastrophes, usages sans limite des armes. Comment les sujets peuvent-ils y trouver une place autre que celle de *victimes*? Les enfants du XXI^e siècle témoignent de l'enjeu de ce défi, oscillant entre merveille et désordre pour ceux qui les accueillent, *haut potentiel intellectuel* (HPI) ou *trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité* (TDAH).

UNE ÉTHIQUE DU SENTIMENT DE LA VIE

Comment un corps parlant peut-il désirer se faire responsable du désordre qui est au joint même de son sentiment de la vie ? De ce plus intime, que peut en connaître le sujet ? Lacan met en avant, avec le terme *extime*, « ce qui nous est le plus prochain, tout en nous étant extérieur⁹ ». Le terme freudien *Unheimlichkeit*¹⁰ vient dire au plus juste l'affect qui accompagne ce sentiment de la vie dans son surgissement subjectif : un rapport d'étrangeté au cœur du plus familier.

Nous ferons ici appel aux grandes figures, héros et héroïnes, convoquées par Lacan au fil de son enseignement. Elles ont toutes un rapport précis avec le sentiment de la vie, au sens où – rencontré dans l'angoisse ou dans la souffrance, dans l'élation ou la joie –, sa présence, éprouvée comme désordre, dépersonnalise le corps parlant, l'exclut de ses assises symboliques et réduit le sujet à se vivre comme un moins que rien. Mais, paradoxalement, il lui ouvre alors des portes insoupçonnées.

Œdipe à Colone, Antigone et son *até*, Sosie leurré par les dieux, Hamlet dans le tombeau d'Ophélie, Sygne et Pensée de Coufontaine, Lol V. Stein... et les écrivains eux-mêmes, Dante, Lewis Carroll, Genet, Gide, Joyce, etc. seront nos guides.

RETOUR VERS L'EXPÉRIENCE D'UNE ANALYSE

En posant « la précarité de notre mode [de jouissance], qui désormais ne se situe que du plus-de-jouir¹¹ », Lacan invite le sujet contemporain à se faire responsable du plus-de-jouir tel qu'il se présente dans la civilisation comme attrait de beauté et/ou comme attrait de jouissance, objet gadget.

Plus-de-jouir est le nom donné par Lacan à ce qui se porte au-devant du sujet, quand il s'engage sur la voie de son désir et que l'Autre n'offre plus de garantie. C'est le prix qu'il paye en monnaie pulsionnelle, avec ses objets *a*, éclats du corps vivant, pour autant que le sujet a consenti à leur perte comme *gain de plaisir immédiat* (*Ein unmittelbaren Lustgewinn*), selon l'expression de Freud. Être dorénavant délestés de cette jouissance trop proche leur ouvre une porte pour un autre usage : devenir valeur d'échange dans le grand marché globalisé des discours, venir y faire apprécier leur valeur marchande, à leur juste prix.

Mais ce moment n'est ni sans angoisse ni sans danger. De fait, le sujet parlant est alors réduit à son corps, à « sa fabrication comme objet *a*¹² ». Il n'a plus en face de lui que son inscription en creux dans le discours : « la non-jouissance, la misère, la détresse, et la solitude ». Présence de la pulsion de mort, sans aucun doute, en tant qu'elle est rencontre avec la destruction possible du désir. Là se tient « le joint le plus intime du sentiment de la vie ».

C'est un point de rebroussement. Désormais, le désir est *vivant* de ne plus servir à masquer le réel de la disjonction qui est au cœur de la jouissance : celle de l'absence du rapport sexuel.

Le phallus y trouve une nouvelle fonction. De cette rencontre, le *parlêtre* porte la marque, dysharmonique et singulière, il peut s'en faire un *escabeau* de la bonne façon.

Pour cela, avancer avec la clef du plus-de-jouir, poser son regard sur les taches du monde visible, ouvrir ses oreilles aux cris et chuchotements, goûter les préférences et choisir les initiatives – aussi bien les siennes que celles de l'Autre ou d'un(e) autre, d'ailleurs, peu importe ! Voilà ce que nous indique l'éclair du sentiment de la vie quand il surgit, fugace et percutant, *entre* l'Un et l'Autre, entre corps et jouissance.

Ce qui compte, c'est que s'y soit forgé un savoir nouveau, le savoir nécessaire pour contrer les dystopies scientistes qui prétendent gouverner nos existences, contrer les puissances médiatiques qui projettent sur nos écrans des fantasmes de morcellement des corps et de leurs jouissances, contrer les bons prophètes qui promettent un espoir fondé sur des machines parasites toujours plus addictives.

Le discours analytique, que ce soit dans l'expérience de la cure ou dans le brouhaha de la cité, ne prône pas la recherche du sens de la vie, ne promet nul élan vital, ne forme à aucune sagesse. Le sentiment de la vie s'avance sur des pas plus légers : livré à la contingence des rencontres, il désigne l'affect qui traverse le corps vivant en tant qu'il n'est pas séparable de ce que le sujet peut en dire, seule voie *sérieuse* pour en faire l'épreuve et pour faire usage de son *goût de vivre*.

Voilà notre programme pour les 56^{es} journées de l'École de la Cause freudienne les 7 et 8 novembre 2026

– *Journée clinique en salles simultanées le samedi ;*

– *Séances plénières ouvertes sur des champs plus larges le dimanche. Elles ne se feront pas sans vous !*

Daniel Roy, directeur des 56^{es} journées

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 101.

2. Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.

3. Bonnefoy Y., *L'Inachevable. Entretien sur la poésie. 1990-2010*, Paris, Albin Michel, 2010, paragraphe écrit à partir de notes de lecture, p. 218, 226, 299 & 309.

4. Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits, op. cit.*, p. 765.

5. Lacan J., « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 558.

6. Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 45.

7. *Ibid.*, p. 46.

8. Cf. Wedekind F., *L'Éveil du printemps. Une tragédie enfantine*, Paris, Gallimard, 1974 & Lacan J., « Préface à *L'Éveil du printemps* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 561-563.

9. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 224.

10. Cf. Freud S., *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 213-263.

11. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits, op. cit.*, p. 534.

12. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 24.